

Annie Chrétien

## Les sons noirs

Il arriva chez nous un dimanche de novembre. Il s'annonça en frappant trois petits coups secs, mais effacés, à la porte de l'arrière. Je ne suis pas allé ouvrir, car je croyais qu'il s'agissait de branches qui grattaient la maison, secouées par le vent. Il faut dire que toute vie semblait éteinte ce matin-là. C'était une de ces journées d'automne froides et pluvieuses qui ont un effet soporifique sur tout ce qui respire. D'ailleurs, nos deux chats s'étaient endormis côte à côte voilà plus de trois heures et, depuis, n'avaient pas remué la moindre patte, oreille ou moustache. Pas un œil inquisiteur ne s'était ouvert pour repérer la provenance de ces bruits suspects. Je luttai moi-même contre l'idée séduisante de me blottir contre mes minets un bon livre à la main, mais j'y renonçai, résigné à terminer une traduction pour un gros et généreux client qui saurait un jour grassement me remercier de mon dévouement les fins de semaine.

Il avait cogné trois coups et je n'avais pas bronché. J'avais à peine levé les yeux et c'est d'ailleurs en les rebaisant sur mon travail que je vis surgir à la fenêtre un gros visage rouge, les yeux exorbités. On aurait cru que l'homme derrière la vitre se noyait : ses bras s'agitaient en tous sens, ses lèvres hurlaient quelque chose que je n'arrivais pas à déchiffrer, sa tête disparaissait en tanguant, réapparaissait quelques secondes plus tard dans ce qui semblait être un petit cri, puis disparaissait de nouveau, comme emportée par une vague. Je suis longtemps resté figé là, à regarder son drôle de manège, ma tasse de thé aux lèvres, l'index et le majeur droits pointés sur le clavier.

Ma femme, dont j'avais oublié jusqu'à la présence dans la maison, fut probablement elle aussi témoin de sa noyade, car elle descendit lui ouvrir. Fidèle à ses habitudes antipathiques, elle le fit entrer sans même lui adresser la parole et, sans plus de cérémonie, le laissa planté au milieu de la cuisine. L'effet de surprise estompé, j'allai finalement accueillir notre visiteur, un petit homme rond habillé en Sherlock Holmes, chauve sous son chapeau et sans doute myope derrière ses épaisses lunettes. C'était un anglophone à la voix nasillarde et aux syllabes traînantes. Il me serra froidement la main, refusa confusément de se nommer et s'ébroua vigoureusement. Il me suivit dans mon bureau en faisant déguerpir mes chats au passage.

C'était un Américain venu passer quelques mois par ici afin de renouer des liens avec un vieil ami. Il louait la maison bleue au coin de la rue et avait vu mon enseigne lors d'une promenade. Ce petit homme n'était ni bavard ni vraiment sympathique et paraissait assez méfiant.

Avec attention, il sortit de sa poche un mouchoir de papier qu'il me tendit. Il y était écrit au marqueur noir : *Et l'aube rose dessine un reflet empourpré*. Il désirait que je lui en fasse la traduction littérale, ce que je fis rapidement.

Presque gêné d'exiger un salaire pour un travail si vite expédié, je tentai de savoir pourquoi il s'adressait à moi plutôt qu'à un ami pour une traduction aussi simple. Il eut un rictus, qui aurait pu être un sourire s'il n'avait été si troublant, et me mit un billet de cent dollars dans la main en fredonnant un air de Chopin. Il remit son chapeau et me fit promettre de ne rien dévoiler de notre entretien, pas même à ma femme. Ce n'était pas un problème : ma femme ne s'intéressait plus guère qu'à son amant.

Il revint deux fois la semaine suivante. Ses manières restaient toujours aussi étranges, les bribes à traduire toutes aussi mystérieuses. Il frappait chaque fois trois coups secs à la porte de derrière, effrayait invariablement mes chats, laissait ma femme indifférente, restait quasi muet et m'intriguait toujours autant. Le premier vers, *À travers le vitrail sur sa noble stature*, avait été écrit au fusain sur du papier à dessin et le second, *Oh! qu'il fallut de nuits, l'esprit à la torture*, à l'encre rouge sur une taie d'oreiller. Il me paya en chantonnant la mélodie du troisième mouvement de la *Sonate funèbre* de Chopin.

J'ai d'abord pensé qu'il était courtisé par une francophone, peut-être même par ce vieil ami dont il m'avait parlé à sa première visite. Je trouvais assez romantique l'idée que quelqu'un s'amuse à faire rêver ce petit bonhomme sans sourire, mais je n'arrivais pas à comprendre le pourquoi de cette présentation farfelue et quelque peu expéditive. Je me suis aussi demandé s'il était possible que quelqu'un lui souffle des vers à l'oreille. Mon client les aurait notés, sans jamais faire de faute d'orthographe. J'ai de plus envisagé l'existence d'une méthode bizarre pour apprendre le français. En fait, tout paraissait plausible à mes yeux, sauf ce qui allait s'avérer être la vérité. Je me promis de le questionner à sa prochaine visite, qui ne sut d'ailleurs tarder.

Il reparut à ma porte à la mi-décembre. J'étais nerveux, comme si je sentais se préparer les événements qui allaient suivre. Cette boule d'homme si peu imposante m'affolait. J'avais les mains moites. Vraiment, ce petit bonhomme rougeaud et mystérieux avait su mettre du piquant dans une vie qui n'avait d'extraordinaire que le nombre effarant de modes d'emploi lus par son protagoniste : à mon avis, plus que ce qu'en liraient dix hommes leur vie durant.

Comme à son habitude, il cogna trois petits coups secs à la porte de la cuisine. Je sautai sur ma chaise en tressaillant. Sans penser, je fourrai nerveusement dans la poubelle le rapport mensuel de mon plus gros client. Mes bras, complètement fous, refusaient les commandes et s'agitaient en tous sens. Je pris une grande respiration pour me ressaisir et allai ouvrir à un visiteur si attendu.

Pas bavard, il me remit une feuille lignée, arrachée d'un calepin. Les mots, notés rapidement et maladroitement, se chevauchaient comme s'ils avaient été rédigés les yeux fermés. Le petit homme vit mon regard inquisiteur posé sur les mots emmêlés et pensa utile de préciser que la note avait été écrite dans le noir. Malgré l'enchevêtrement, j'arrivai à lire : *De labeur pour atteindre un semblable degré!*

J'étais perplexe. De plus en plus perplexe. En fait, de très perplexe, je devins encore plus perplexe. Dans l'espoir qu'il me révèle son secret, je l'invitai à prendre le thé, mais il déclina l'offre en me promettant de l'accepter une prochaine fois.

Les notes se succédèrent au rythme d'environ une par semaine, je crois. Je dois dire que j'ai un peu perdu la notion du temps durant les semaines qui suivirent le matin gris de janvier où ma femme me quitta. Le plus souvent, mon client m'apportait des billets où les mots entremêlés étaient écrits à l'encre bleue sur les pages d'un petit calepin.

L'homme me visita ainsi de nombreuses fois, sans jamais s'asseoir pour boire un thé, un whisky, une limonade ou même un verre d'eau. Comme il semblait refuser de dévoiler ne serait-ce qu'une partie du mystère dont il s'était si bien enveloppé, pour me changer les idées, j'entrepris ma propre enquête durant les rares et brèves accalmies de mon si beau métier. Jusqu'alors, il m'avait fait traduire huit billets à raison d'un vers chacun :

Et l'aube rose dessine un reflet empourpré  
À travers le vitrail sur sa noble stature  
Oh! qu'il fallut de nuits, l'esprit à la torture.  
De labeur pour atteindre un semblable degré!  
En un grand tourbillon, le visage effaré  
Se voit l'allégorie emportant sa capture  
Votre cœur est saisi du souffle génial  
Qui frissonne le long de ce corps colossal

Un poème, nul doute. Connue, je n'en étais pas bien certaine. Si c'était le cas, je ne le connaissais pas ou je ne m'en souvenais plus, mais je me promis par contre de le trouver. À mon avis, mais rien n'était moins sûr, il devait dater du 19<sup>e</sup> siècle, de l'époque de Baudelaire et de Rimbaud. Et s'il s'agissait d'un poème existant, pourquoi le décortiquer ainsi? Et le copier dans le noir? Peu importe le résultat de mes recherches, l'énigme allait rester entière. Malgré l'absurdité qu'entraînerait l'existence de ce texte, je passai tout mon précieux dimanche à parcourir sans succès les recueils de poésie qui meublaient ma bibliothèque. J'eus un instant de découragement en imaginant les recherches nécessaires s'il advenait que ce poème soit une traduction. Afin de préserver mon équilibre mental, je décidai de me limiter pour l'instant à la poésie française.

Quelques jours après la fête des Rois, il vint me voir avec deux petits papiers en main. La maison était presque ensevelie sous une montagne de neige et le ciel continuait à la décharger par bordées. Il frappa deux coups timides, tellement effacés que je pensai d'abord que ma femme repentante rentrait penaud. J'attendis un instant avant d'aller ouvrir, histoire de laisser à mon épouse volage le temps de se frigorifier.

C'était lui. Il était là, planté dans le banc de neige amoncelé sur mon perron, les mains découvertes, rougies et figées, une tuque du Canadien de Montréal bien enfoncée sur la tête et sa cape de Sherlock Holmes sur le dos. Enrhumé, il accepta, ô ma surprise, d'entrer boire un chocolat chaud. Il semblait vouloir se confier et je comptais bien être l'oreille attentive qu'il cherchait.

Non, à sa connaissance, ce n'était pas un texte connu, mais devait-il avouer, il ne connaissait rien à la littérature française. En fait, me dit-il gêné, les yeux baissés sur les genoux usés de son pantalon défraîchi, balayant distraitement la poussière qui le salissait, il se réveillait en sursaut la nuit avec une phrase en tête. Au début, ces illuminations ne l'avaient pas préoccupé et, par conséquent, il n'avait rien noté. Cependant, comme ces rêves étranges persistaient, il commença à les transcrire sur ce qu'il lui tombait sous la main. Devinant mes pensées, mon mystérieux client crut aussi utile d'ajouter que jamais un cas de maladie mentale n'avait été diagnostiqué dans sa famille. Puis, à ma grande déception, il ne dit plus rien. Il restait là, songeur, à envelopper sa tasse de ses deux grosses mains rongées d'eczéma, à fixer son pantalon et à fredonner du Chopin. Je traduisis les deux nouveaux vers qu'il apportait :

Le Faucheur éternel toujours stable à son œuvre  
Un Bacchus gît par terre, et chaque visiteur

Pourquoi, Dieu, ce petit anglophone rougeaud incapable de dire bonjour en français rêvait-il en alexandrins de cette langue? À ce jour encore, je ne peux répondre à cette

question.

Les jours suivants, je laissai tout tomber pour me consacrer à mon enquête : même mes clients hystériques et mes appels anonymes chez l'amant de ma femme. En l'espace de quelques jours, je fis l'équivalent d'un certificat en littérature française. Auteurs de génie comme poètes obscurs, je les interrogeai tous. J'en vins à la conclusion que cet Américain me mentait : il ne pouvait qu'avoir inventé ces histoires de rêves insufflés de génie. Ma femme avait peut-être même quelque chose à voir avec tout cela. On s'amusa à mes dépens et ce fou, pour quelque sinistre raison, voulait me faire croire qu'il ne parlait pas un mot de français. Mais pourquoi? Aucune réponse. Aucune idée.

Je mis mon habit de neige, mes bottes les plus chaudes, d'épaisses mitaines et un passe-montagne noir et, comme il ne faisait pas trop froid ce soir-là, plutôt que de traquer ma femme dans la ville, j'allai épier mon homme chez lui. J'en aurais le cœur net.

La maison où il logeait était située en retrait sur un immense domaine boisé. Neuf heures trente. De la lumière émanait d'une petite fenêtre située au sous-sol, mais à part ça, la demeure était plongée dans les ténèbres. Je m'allongeai à plat ventre dans la neige en me camouflant derrière des branches d'épinette arrachées à la volée. Il était là, à travailler dans un vaste atelier. Par la fenêtre entrouverte, j'entendais la musique estompée du troisième mouvement de la *Sonate* de Chopin. Mon client était sculpteur et... méconnaissable. Il n'avait de semblable que son gros visage en sueur et sa courte taille. Sa façon de bouger avait complètement changé : de l'être pataud et renfrogné, il ne restait même pas l'ombre. On aurait dit un ballet. Il bondissait ça et là, d'un bout à l'autre de l'atelier en de gracieux, presque aériens, mouvements. Il maniait ses outils avec brio, enjambait son coffre à outils en tourbillonnant sur lui-même. Sublime, mon gros client était sublime et pour le moins intrigant. Je nageais en plein mystère. La statue immense à laquelle il travaillait était placée au fond de l'atelier. On aurait dit une femme vêtue d'une longue robe de marbre, mais de ma cachette, je n'aurais pu le jurer.

Transi, j'allai me réchauffer quelques instants dans la voiture en me promettant de reprendre la vigie moins d'une heure plus tard. Je m'endormis pourtant profondément et ne me réveillai qu'à trois heures du matin, deux vers de Nelligan en tête : *Fais, au blanc frisson de tes doigts / Gémir encore, ô ma maîtresse!* Ce rêve me troubla. Vous savez, l'impression que laisse parfois un cauchemar. Cette histoire commençait à m'habiter et la perspective d'en voir mon sommeil troublé ne me souriait guère.

Malgré ma fatigue, les ténèbres du domaine et mon malaise, je me forçai à aller jeter un coup d'œil au sculpteur. La lumière de l'atelier brillait dans la nuit, mais mon client s'était assoupi. Il était étendu dans la poussière, un outil à la main. De l'extérieur, on pouvait entendre ses ronflements paisibles se mêler à la musique de Chopin.

J'allais quitter les lieux, ne sachant toujours pas quoi penser de toute cette aventure, lorsqu'il se mit à s'agiter dans son sommeil. Il remuait frénétiquement et gesticulait avec violence. Fort heureusement, la crise ne dura qu'environ une minute : j'eus à peine le temps de me demander si je devais fracasser la fenêtre. Je l'observai se redresser, chercher à tâtons les yeux fermés ce qui semblait être un crayon pour ensuite écrire rapidement quelques mots sur un chiffon.

Je rentrai chez moi complètement ébranlé et tombai endormi sur le lit, encore tout habillé. Je rêvai de Nelligan, d'un poème que je connaissais pour l'avoir récité en classe du temps du collège, mais que je croyais avoir oublié. « Chopin ». Un très beau poème qui avait maintenant sur moi un effet dévastateur. Coïncidence, inconscient ou

sorcellerie, pourquoi donc rêvais-je de Chopin? *Cette marche dont la caresse / Jadis extasia les rois*. Et pourquoi deux vers à la fois?

Mon client me réveilla en frappant à la porte ses trois coups habituels. Le vers avait été écrit au fusain sur un chiffon sale : *Peut voir, les bras en croix, le sublime sculpteur*. Un sculpteur. J'étais trop secoué pour l'interroger.

Pour le reste, ce jour-là, je pris une douche, fis quatre appels anonymes, grignotai un sandwich et tentai tant bien que mal de reconquérir mes clients maltraités. Cinq heures sonnées, n'en pouvant plus, je laissai tout tomber pour me précipiter à la bibliothèque municipale en proie à un pressentiment insistant. De toute façon, j'avais davantage joué à la dame de pique que travaillé. Mon cabinet commençait à souffrir de mes rencontres du troisième type.

Je me dirigeai tout droit vers le rayon de poésie québécoise où trônait Nelligan. J'empruntai les *Poésies complètes* et filai à la maison. « Chopin » était à la page 102; « Sculpteur sur marbre » à la page 142.

### Sculpteur sur marbre

Au fond de l'atelier, titanique sculpture,  
Se dresse une statue au piédestal marbré,

Je n'avais pas eu à traduire les deux premiers vers. C'était d'ailleurs probablement la raison pour laquelle le poème m'avait échappé au moment de mes premières recherches.

Et l'aube rose dessine un reflet empourpré  
À travers le vitrail sur sa noble stature;

Oh! qu'il fallut de nuits, l'esprit à la torture,  
De labeur pour atteindre un semblable degré!  
En un grand tourbillon, le visage effaré,  
Se voit l'allégorie emportant sa capture;

Votre cœur est saisi du souffle génial,  
Qui frissonne le long de ce corps colossal :  
Le Faucheur éternel toujours stable à son œuvre.

Un Bacchus gît par terre, et chaque visiteur  
Peut voir, les bras en croix, le sublime sculpteur...

Mon sang se glaça lorsque je lus le dernier vers, le seul manquant à mon client pour que le poème soit complet. Terrible. Effroyable. Je me mis à trembler comme une feuille.

Je m'élançai en pantoufles dans la neige tout droit vers la maison bleue du coin de la rue. Près de dix heures du soir et aucune lumière. Je tambourinai à la porte, sonnai, criai. Je me retins de ne rien fracasser. Personne. Pas âme qui vive.

Je revins chez moi et luttai contre l'envie d'appeler la police. Je savais que vous ne me croiriez pas, que vous me prendriez pour un dément. Je réglai mon réveille-matin pour l'aube.

Lorsque l'alarme retentit, j'étais en sueur. *Sous les lustres aux prismes froids / Donne à ce cœur sa morne ivresse.* Chopin hantait mon sommeil. Je me propulsai hors du lit, déjà hors d'haleine.

Je m'agenouillai en pyjama sur la neige durcie et me penchai à la petite fenêtre du sous-sol de la maison bleue. Mais trop tard. Il était étendu devant la statue, *Mort aux pieds de la mort, son dernier grand chef-d'œuvre.*

Pour le reste, vous y étiez. Je ne crois pas avoir besoin de vous le rappeler. Je suis venu vous trouver, vous ne me croyez pas, vous me pensez fou et je finirai probablement à l'asile. Après tout, c'est écrit à la page 102.

Oh! fais un peu que je comprenne  
Cette âme aux sons noirs qui m'entraîne  
Et m'a rendu malade et fou!